

EMMANUELLE POL

*La douceur du corset*

NOUVELLES



finitude  
2009

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE VINGT  
EXEMPLAIRES SUR PAPIER ROSE, FERMÉS  
PAR UN RUBAN DE SATIN NOIR.  
LES DIX PREMIERS SONT STRICTEMENT  
HORS-COMMERCE, NUMÉROTÉS DE H.C. I  
À H.C. X, LES DIX SUIVANTS NUMÉROTÉS  
DE I À IO.

## *Le corset*

*Odi et amo. Quare id faciam fortasse requiris.  
Nescio, sed fieri sentio et excrucior.*

Catulle, *Carmen* LXXXV

[Je hais et j'aime. Vous me demanderez peut-être comment cela est possible.  
Je l'ignore; mais je sens qu'il en est ainsi, et c'est un supplice.]

Mes chéries, avez-vous déjà porté... un corset ?

Eh bien, un homme comme celui dont je vous parle, cela ressemble très précisément à un corset !

Celles d'entre vous qui ont déjà utilisé cet accessoire saisiront immédiatement ce que je veux dire. Quant aux autres, jamais, non, jamais elles ne comprendront...

Attention, ne vous y trompez pas, nous parlons bien ici de l'authentique corset victorien, de la haute gaine baleinée, rigide, lacée tout du long,

de cet engin qui étrangle l'abdomen dans un étai cruellement cintré et étreint féroce­ment la taille, et non pas d'une quelconque pièce de lingerie fantaisie !

Lorsque vous enfiler un corset pour la première fois, vous avez l'impression que vous ne le supporterez jamais.

Debout, bien droite, un peu cambrée, les mains appuyées sur une commode, vous baissez la tête, rentrez le ventre et retenez votre souffle tandis qu'on serre les liens dans votre dos.

À chaque traction sur les cordelettes, votre corps se déforme sous la pression ; et tandis que la douleur vous lance par à-coups brutaux, votre tronc s'amincit, vos reins se creusent, votre buste s'évase. Saccade après saccade, le carcan vous rentre dans les côtes. Les baleines vous mordent la chair, vos poumons s'écrasent.

Vous vous sentez défaillir.

Une fois l'objet bien ajusté, vous ne pouvez quasiment plus respirer : l'air vous manque !

Au secours !

Vous étouffez !

Vos organes comprimés vous semblent prêts à exploser. Votre torse immobilisé, totalement raide, vous prive de toute souplesse. Vos moindres gestes sont entravés.

Suffocante, paralysée, révoltée, vous vous demandez alors comment des générations de femmes ont pu danser, aimer, rire, — vivre enfin ! — la poitrine broyée jour après jour par cet instrument de torture. Le simple fait qu'un tel supplice ait été inventé vous semble une monstruosité.

Et pourtant...

Pour peu que vous ayez surmonté ces premières difficultés, que vous n'ayez pas arraché et rageusement jeté au loin l'odieux ustensile, vous constatez à votre propre surprise que, oh certes, très progressivement, vous commencez à vous y accoutumer.

Petit à petit, votre corps s'adapte, il se fait à cette posture inhumaine.

Vous parvenez à vous déplacer autrement, avec

des mouvements étudiés, entièrement différents de ceux dont vous aviez l'habitude. Les gestes les plus simples sont à réinventer : vous tourner, vous lever, vous pencher, chacune de ces opérations demande à être accomplie lentement, posément, sous peine de se trouver freinée en plein élan par l'infernal engin ; et la douleur qui ne vous quitte plus vous le rappelle à chaque instant. De même, vous n'évoluez plus dans votre environnement comme auparavant, il vous faut tout appréhender d'une manière inédite : une volée de marches à gravir, une chaise où vous asseoir, une porte à ouvrir vous demandent un effort conscient, une gestuelle précise et originale. Les objets courants ne sont plus de simples outils disposés dans une pièce à votre service, mais les étapes d'une permanente course d'obstacles ; et vous combattez seule dans un cadre devenu soudainement hostile.

Vous serrez les dents.

Patiemment, vous réapprivoisez les choses, vous réapprenez à bouger.

Insensiblement vous apparaît alors la grâce étrange qui se dégage de cette nouvelle attitude. Vous avez l'intuition d'un changement plus profond que vous ne l'auriez cru.

Vous réalisez combien, avec votre tenue, c'est tout votre être qui s'est modifié.

Votre regard n'est plus le même.

Vous êtes droite, altière.

Vous ressentez une sorte de fierté, une conscience aiguë de votre propre existence, de votre place dans l'espace. Votre présence prend une densité neuve, elle se détache du contexte et s'impose de manière éclatante. Vous n'êtes plus un simple élément du décor, une figurante : vous êtes unique.

Précieuse.

Particulière.

Même immobile, vous êtes autre.

C'est alors que, soudain, vous vous découvrez dans le miroir : vous n'en croyez pas vos yeux...

Vous êtes sublime !

Ou plutôt, sublimée, mise en valeur comme jamais!

Toute mollesse, toute vulgarité, toute banalité ont disparu de votre personne.

Vous êtes une reine.

La tête haute, la taille mince, les seins offerts, vous portez votre souffrance comme une couronne, et le monde entier vous regarde.

Les femmes vous envient, les hommes vous désirent.

Votre silhouette archaïque détrône d'un coup la modernité; jeans, t-shirts, minijupes, tout le pauvre attirail de la mode sombre instantanément dans la médiocrité. Les femelles autour de vous, même les plus élégantes, ressemblent à des sacs, informes, mal fagotées, « sans taille » comme disaient nos grands-mères.

Quant aux mâles, quelque chose en eux vous a immédiatement reconnue: vous êtes l'éternel féminin.

Vous êtes l'icône, l'idole, l'esclave, la princesse, la maîtresse, la figure intemporelle directement

identifiable de leurs rêves. Vous êtes celle dont la forme connue depuis toujours éveille les désirs les plus ancestraux. Vous êtes la Vénus callipyge, le fétiche, l'archétype de la féminité. Jeunes ou vieux, quelles que soient leurs élucubrations sur les droits de la femme et l'égalité des sexes, ils vous admirent, ils vous adorent, ils vous convoitent, tous, passionnément, à la folie. Tous brûlent, désespérément, ne fût-ce qu'un instant, de posséder « ça »!

En une seconde, vous saisissez pourquoi tant de femmes ont souffert en silence, et quel mystérieux élan les a poussées, des siècles durant, non seulement à tolérer, mais à exiger elles-mêmes de leurs bonnes éberluées l'implacable laçage, toujours plus serré, toujours plus fort, jusqu'à l'asphyxie, jusqu'à la mutilation, jusqu'à la mort parfois!

Mais il arrive aussi que le corset, mal sanglé, se relâche.

Ou alors que, délibérément, vous ne l'ayez pas

bien ajusté, vous croyant maligne et imaginant par là vous ménager un peu d'aisance.

Ou tout simplement, que vous vous soyez procuré pour vous amuser un modèle bon marché, un corset « pour rire », un banal accessoire décoratif, souple, mal coupé, se contentant de souligner la taille sans l'emprisonner réellement.

Ah, quelle horreur !

Desserré, l'engin s'affaisse, il tourne, glisse, se déplace et ne fait que vous gêner. Au lieu de vous embellir, de vous soutenir, de modifier votre tournure, il vous encombre, il vous dérange, il entrave inutilement vos mouvements. Bref, il n'est plus qu'un accoutrement grotesque qui vous empêche d'évoluer normalement.

Instantanément, vous retrouvez vos manières habituelles ; vous marchez à grands pas, vous gesticulez, vous parlez fort, vous êtes une femme moderne, mais harnachée comme une pute.

Les bras ballants, vous ne savez quelle contenance adopter, vous ne dégagez rien de la retenue, de la contrainte, de la lenteur pondérée

qui devraient accompagner le corset. De votre allure n'émanent ni la hiératique beauté, ni la grâce martyrisée qui se dessine sous la morsure des authentiques baleines, aucune douleur ne transparait : vous êtes simplement mal à l'aise, engoncée.

Vous aviez cru être provocante.

Vous pensiez faire preuve d'audace.

En réalité, vous êtes ridicule. Vulgaire.

Vous n'êtes qu'une caricature, une grossière imitation de la féminité, un assemblage hétéroclite d'hétaïre et de femme d'affaires.

Vous n'êtes pas autre : vous êtes déguisée.

Vous vous étiez imaginé plaire, séduire, exciter, et voilà que, sans savoir pourquoi, vous ne faites que dégoûter les hommes ou susciter leur mépris — au mieux, lorsque vous ne les effrayez pas ! Quant à vos consœurs, goguenardes, elles se contentent de ricaner...

Il faut dès lors se rendre à l'évidence : ce qui fait la fascinante puissance du corset, ce qui fait son incomparable beauté, c'est son inconfort absolu,

sa rigidité totale et, par-dessus tout, le supplice permanent qu'il inflige.

Il ne s'adapte pas au corps, c'est le corps qui s'adapte à lui.

Il ne souligne pas la silhouette, il la déforme.

Il ne torture pas pour magnifier, il magnifie parce qu'il torture.

Rappelez-vous : « Il faut souffrir pour être belle », vous disait-on quand vous étiez enfant... Et vous comprenez alors qu'il ne s'agit pas de souffrir pour un beau résultat, mais que de la souffrance *elle-même* émane la beauté.

De même pour le corset : sans les tourments, sans la pression, sans l'inflexibilité, adieu la magie ! Assoupli, confortable, édulcoré enfin, il perd toute raison d'être et n'est plus qu'un misérable accessoire pour sex-shop de seconde zone...

Ainsi, mes chéries, ainsi exactement en va-t-il de l'homme dont je vous parle !

Vivre avec lui vous paraît d'abord insupportable.

On le croirait sorti des temps anciens et depuis

longtemps révolus où le mâle était le maître absolu. Autoritaire, dominateur, rigide, il vous saisit d'une poigne de fer. Une fois son emprise assurée, une fois qu'il vous a séduite, circonscrite, enlacée, entourée, il vous emporte sur son territoire comme un aigle dans son aire.

Vous ne pouvez plus échapper à sa volonté ni faire un pas sans lui.

Il vous tient dans ses griffes d'acier.

Il prend possession de vous.

Il contrôle tout.

Mais voici que, non content de cela, il décide sans aucun ménagement de modifier vos habitudes, de vous imposer des contraintes, de vous extorquer de nouveaux comportements. Votre manière d'agir ne lui convient pas, vous annonce-t-il tout de go ; il s'agit maintenant d'en changer — et rapidement, s'il vous plaît !

Vous êtes abasourdie !

Vous n'aviez jamais vu cela !

Balayant d'un revers de main toute velléité de compromis, il vous somme simplement de vous



adapter à lui : vous devez lui appartenir totalement, lui plaire en toutes choses, répondre à ses demandes à tous moments et sans conditions. Il faut plier, ployer, céder, renoncer, et vous contorsionner pour correspondre à ses attentes, quoi qu'il vous en coûte et quelles que soient vos réticences. Vous n'avez pas été préparée à cela ? Peu lui en chaut, comme de vos difficultés !

Vous souffrez pourtant, et l'existence à ses côtés vous paraît soudain effroyablement ardue. Rien de ce qu'il réclame ne semble aller de soi, satisfaire à ses prétentions exige de vous des efforts totalement inédits. Vos habitudes les plus communes, vos gestes les plus instinctifs, vos élans les plus naturels sont arrêtés net, d'un mot, d'un regard, et vous êtes forcée de déployer une extrême attention pour rendre votre attitude compatible avec ce nouvel environnement.

Peu à peu, vous réalisez que tous vos actes sont déterminés par cette pression permanente.

Plus vous en faites, plus il en veut.

Plus vous en donnez, plus il en attend.

Votre liberté fond à vue d'œil.

Votre champ d'activités se restreint, votre univers se rétrécit ; bientôt vos amis consternés s'éloignent, désertant cet oppressant périmètre.

L'oxygène se fait rare.

L'étau se resserre.

Vous vous sentez prisonnière, entravée, asphyxiée.

Au secours !

L'air vous manque !

Vous étouffez !

Vous êtes révoltée, et vous vous demandez alors comment des générations d'épouses ont pu supporter sans se plaindre une telle tyrannie... Quant à vous, une femme libre, moderne, autonome, vous laisserez-vous dicter votre conduite par un homme ?

Quoi ? Vous ? Passer vos journées à mouler vos désirs aux désirs d'un autre ?

Vous, conformer vos envies à celles d'un mec ?  
Jamais !

Et pourtant...

Si l'extrême fascination qui se dégage du personnage vous a fait serrer les dents, si le charme trouble qui émane de lui vous a fait tolérer ses abruptes manières et que, conquise, vous avez surmonté les premières difficultés sans lui claquer la porte au nez, vous voilà bien obligée de constater, à votre propre étonnement, que vous commencez à vous y faire.

Comme on se fatigue de nager à contre-courant, vous vous lassez de lutter contre une volonté si tenace, et vous lâchez prise peu à peu. Pour contenter cet homme, pour éviter sa froide colère, pour un sourire ou un mot de satisfaction, vous vous mettez spontanément à choisir les choses et les gens en fonction de lui.

Progressivement, sa marque s'imprime dans chacun de vos gestes, dans votre emploi du temps, sur vos vêtements, vos fréquentations, vos idées ; même le ton de votre voix s'en ressent. Vous vous habituez à sentir sa présence chaque seconde en vous, sur vous, autour de vous.

Telle une danseuse de tango, vous apprenez à

évoluer fermement maintenue dans cette étreinte de tout votre être.

Vous vous laissez guider, et votre volonté s'enroule autour de celle de votre cavalier.

Des sentiments jamais ressentis auparavant naissent en vous, des émotions inconnues se font jour. Vous découvrez d'autres façons de penser, de réagir. Insensiblement, l'éclairage de votre vie change : l'acte le plus banal, parce qu'il est effectué pour lui plaire, prend une intensité particulière. Des détails anodins acquièrent, de par l'effort qu'ils exigent, une importance soudaine.

Bientôt, vous ne reconnaissez plus votre cadre familial. Votre vie quotidienne, jusque-là si commune, semble métamorphosée en défi de tous les instants. Jamais vous n'aviez connu pareille aventure ! Vous vous exercez à tenir bon, à prendre sur vous, et vous savourez chaque épreuve surmontée, même la plus infime, comme une victoire secrète.

Vous le presentez : c'est pour vous une nouvelle page qui s'ouvre.

Vous découvrez la liberté cachée dans les

figures imposées, le charme secret de la contrainte, le plaisir de céder dans des bras qui vous forcent.

Emprisonnée dans ce carcan de velours, vous trouvez peu à peu les mots qui conviennent, l'attitude adéquate, et même, parfois, la manière secrète de mener celui qui vous mène!

Vous souriez...

La pression se fait ferme et douce.

Vous vous laissez porter.

Vous vous accoutumez à vivre soutenue, maintenue dans un cadre étroit qui vous rassure et vous apaise.

Vous qui supportiez difficilement la contradiction et moins encore l'autorité, vous qui ne donniez que si cela vous convenait et n'obéissiez que lorsque cela vous chantait, vous déployez désormais des trésors insoupçonnés d'attention, d'abnégation et de patience. Et cependant, loin de vous sentir opprimée, vous avez maintenant l'impression de vous épanouir profondément. Vous vous dites qu'au fond, le bonheur n'était

peut-être pas là où vous le cherchiez avec tant d'obstination.

Un beau jour, vous vous apercevez dans la glace et vous n'en croyez pas vos yeux : vous êtes métamorphosée.

Radieuse!

Resplendissante!

Vous n'avez plus le même regard, plus la même démarche.

Vos gestes ont l'abandon qu'ont ceux des femmes très aimées. Une douce langueur émane de toute votre personne. L'agitation hystérique de vos consœurs vous semble venir d'une autre planète : vous flottez dans un monde où leurs aigres petits combats, leurs mesquines revendications n'ont pas cours. Vous ne comprenez plus ce qu'elles exigent avec tant de férocité, ce qu'elles refusent avec tant de hargne, ce qui les rend si amères, si dures, si acariâtres. Ces questions qui faisaient pourtant l'objet d'interminables débats vous dépassent maintenant ; pour vous au contraire, l'existence coule de source : c'en est fini des doutes,

des errances, des incertitudes, de la solitude, et de la peur de vivre qui vous tenaillait le ventre.

En un éclair, vous saisissez pourquoi des générations de femmes ont non seulement accepté de vivre sous la loi du tyran, mais délibérément plié leur cou blanc sous le joug et, consentantes, suppliantes parfois, tendu aux fers leurs frêles poignets.

À son bras, vous irradiez. Vos yeux brillent, votre visage rayonne, votre démarche est souple, vous avez la grâce et la nonchalance d'une princesse de harem : vous êtes l'unique, la favorite, la captive enchaînée, et vous portez vos chaînes comme un bijou.

Tout le monde vous observe.

Les femmes vous haïssent ou font semblant de vous plaindre, la rage au cœur.

Les hommes vous désirent et détestent celui qui vous possède ainsi : un homme comme celui dont je vous parle, mes chéries, n'a pas beaucoup d'amis...

Mais ici, comme pour le corset, il importe que l'étreinte ne se relâche pas d'un millimètre.

S'il arrive jamais que cet homme, affaibli pour quelque raison, perde l'autorité absolue qu'il avait sur vous, aussitôt le charme se brise.

Alors, quelle horreur !

Vous voilà perdue !

Complètement désemparée !

Plus rien ne vous retient — et pourtant, loin d'être soulagée, vous vous retrouvez encombrée de nœuds lâches et flottants dont vous ne savez que faire. Hélas ! Votre vie n'est plus conçue pour l'autonomie, et vous n'avez plus aucun usage d'une latitude que vous aviez depuis belle lurette cessé de réclamer.

Telle une aveugle qui cherche désespérément sa route, les bras tendus dans le noir, vous errez sans repère et sans direction : votre monde s'écroule. Plus personne pour vous dicter votre conduite, plus de rappels à l'ordre, plus de pression, plus de structure. Vous êtes orpheline de votre maître comme une fleur à laquelle on enlève son tuteur,

incapable de se soutenir seule et dont la tige se brise sous son propre poids.

En vain tentez-vous alors, par quelque provocation, de ranimer cette volonté défaillante, de ressusciter l'emprise, voire la colère de cet homme : vous n'obtenez que des éclats de voix sans intérêt, des disputes sordides et des conflits mesquins dont vous aviez même oublié qu'ils puissent constituer l'ordinaire d'un couple.

Vous retombez de haut, et le souvenir des cimes où vous planiez rend la descente insupportable.

Dans un ultime effort, vous essayez de retendre vous-même les liens, de réajuster le carcan, de resserrer les boulons. Quitte à trop en faire, frôlant le grotesque, pauvre chienne pliant l'échine pour s'humilier, vous vous mettez à plat ventre, vous rampez, vous exhibez votre soumission. Haletante, vous vous efforcez de relever la statue écroulée sur son piédestal. C'est peine perdue : la magie s'est envolée. Sans le pouvoir qu'il détenait, le roi est nu devant vous, grelotant, vêtu de ses seules tares.

Car un homme comme celui dont je vous parle, s'il ne vous porte plus, devient un poids.

La crainte sacrée que vous en aviez se transforme en mépris.

L'amour infini, en haine tenace.

La soumission en ressentiment.

Vous n'aspirez plus qu'à retrouver la liberté soudain entrevue.

En peu de temps, vous redevenez une femme d'aujourd'hui ; vous voulez tout décider seule, vous n'admettez aucune remarque, la moindre contrainte vous insupporte. Les quelques remugles d'obligations qui subsistent encore vous indignent, l'existence de l'homme à vos côtés vous irrite. Vous ne lui tolérez aucune faiblesse, vous ne lui pardonnez rien. À la moindre erreur, vous le pourchassez de vos sarcasmes et les relents de votre amertume sapent à l'acide tout ce que vous aviez construit. Vous ne savez que faire de celui qui n'est plus à vos yeux qu'un banal empêcheur de tourner en rond.

Semblable à un peuple qui se soulève contre un

dictateur, vous brûlez ce que vous avez adoré.  
Tout ce à quoi vous aviez consenti avec délices  
vous semble rétrospectivement odieux, insup-  
portable!

Honteux!

Scandaleux!

Vous criez vengeance, soutenue par la horde des  
hyènes de votre sexe, soudain redevenue solidaire.

Or, capable d'exiger, un tel homme ne sait pas  
demander.

Il n'obtient plus rien de vous.

Il fait tout de travers.

Il s'essouffle.

Il perd les pédales.

Commence alors le cycle infernal : plus il lâche  
prise, plus vous le méprisez.

Plus il s'affole, plus il vous encombre.

Plus il abdique, plus vous le détestez.

Vous acceptiez tout de lui, vous ne lui passez  
plus rien.

Superbe dans le rôle de maître, il ne fait qu'un  
piteux égal, comme ces seigneurs ruinés qui

s'essayent lamentablement à la familiarité,  
lorsqu'il est trop tard et que la populace gronde  
à leurs fenêtres.

Il est inutile, macho, ringard.

C'est un tyran déchu et il ne vous reste plus  
qu'une chose à faire : vous en débarrasser.